



JACOB

Fabienne Jacob

Récoltes

RÉSIDENCE D'AUTEURS
& CRÉATION PARTAGÉE

L'unité de recherche de l'Université de Lorraine, le CREM (Centre de recherche sur les médiations) s'est associée au Conseil Départemental de Moselle et à la Mairie de Scy-Chazelles afin de mettre en place la création d'une « résidence d'auteur » et d'un « laboratoire hors les murs » au sein de la Maison de Robert Schuman, site Moselle Passion du Département. Ce dispositif innovant articule création littéraire, médiations culturelles et recherche.

Une résidence dans un lieu historique au coeur d'un village mosellan

Une résidence d'auteurs est un dispositif culturel entre un écrivain et un territoire. Elle dynamise le territoire au travers des échanges entre auteurs, publics et institutions. Sur le site, l'écrivain invité partage son temps entre création (production personnelle) et activités de médiations (atelier d'écriture, lecture...) autour de la littérature contemporaine, en lien avec la population. Outre la volonté de soutenir la création littéraire et d'instaurer un dialogue interculturel, le dispositif résidentiel élaboré a aussi pour objectif de favoriser des rencontres entre écrivain et publics par le biais d'activités de médiations sous différentes formes (soirée de lecture, ateliers d'écriture...), tout en privilégiant aussi une approche numérique (blog résidentiel). Il s'agit ainsi d'une création collective, partagée avec divers publics.

Un laboratoire hors les murs : Université/Cité

Dans le cadre de ce partenariat, il s'agit également de créer une délocalisation de l'université de Lorraine et plus particulièrement du CREM, sous la forme d'une unité de recherche hors les murs dédiée à la résidence d'auteurs, la littérature contemporaine et européenne au sein de la Maison de Robert Schuman. Il s'agit d'une forme institutionnellement inventive qui consiste à déplacer les activités, réflexions, en interaction directe avec des lieux urbains au coeur de l'environnement socio-économique et culturel afin de favoriser la création de passerelles entre le monde universitaire et la Cité, théorie et pratique.

Cette création a été réalisée durant la résidence d'auteur effectuée à Scy-Chazelles grâce au soutien obtenu : Conseil départemental de la Moselle, Drac Grand Est, Région Grand Est.

Un Appel à la création

Dans son rôle de partenaire des associations et collectivités, le Département accompagne la réflexion, la mise en oeuvre et la valorisation de projets culturels sur les territoires. Par le biais d'appels à projets, il suscite et soutient l'émergence d'initiatives artistiques et de projets culturels de qualité, innovants, s'appuyant sur la rencontre entre artistes professionnels et amateurs. Ce dispositif permet ainsi d'accompagner une soixantaine de projets par an.

Narrations contemporaines : de la liste à la récolte poétique

Romancière audacieuse qui saisit les êtres dans l'instantané et le portrait, Fabienne Jacob participe à ce recueil de création « partagée » en nous offrant à la fois des narrations réalisées durant sa résidence et en avant-première un extrait inédit de son prochain roman. En écho, d'autres écritures, « intermèdes » se croisent à travers des textes composés par les écoliers de l'école primaire Paul Verlaine de Ban St Martin, de celle de Scy-Chazelles et des séniors de la ville avec les étudiants de l'université de Lorraine, site de Metz).

Auteurs accueillis en résidence :

2016 : Jacques Jouet

2017 : Jean Portante

2018 : Nathalie Man & Loïc Demey

2019 : Fabienne Jacob

Partenaires :

DRAC Grand Est, Région Grand Est, le Livre à Metz-Festival Littérature & journalisme, l'association Etincelles, L'Agora-médiathèque-centre social (ville de Metz), le café littéraire M-Tiss, la librairie Autour du monde, l'Institut français de Luxembourg.

PARTIE I

Fabienne Jacob

Merci à Yannick Groutsch pour sa disponibilité, son sourire, sa bonne composition et sa bonne connaissance des chemins et sentiers de Scy-Chazelles.

Merci à Carole Bisenius-Penin que j'ai vue la première fois en robe d'été verte et en sandales orange à la gare de Metz sous le soleil exactement. De septembre à novembre, elle n'a cessé d'irradier, de rayonner, de donner et de prodiguer sans compter.

Que de beaux souvenirs d'hospitalité je laisse parmi les vignes !

CAFÉ-ÉPICERIE

Tiens... tiens, ça existe encore, les cafés-épiceries ? Les vrais de vrais ?

Pas ceux du genre nouvelle génération récupérés par les bobos grand teint ? se demande-t-on en lisant l'enseigne au-dessus de la cour arborée dressée de tables couvertes de toile cirée.

Le temps semble s'être arrêté derrière la grille.

Hum... j'ai comme l'impression de ne pas être la première à dire ça et, qui plus est, avec les mêmes mots. Aux fenêtres, d'antiques rideaux de nylon défraîchi à petits carreaux rouges et blancs fournissent un nouveau certificat d'authenticité.

Dans l'entrée, l'orangé des potirons flamboie sur le fond brun patiné des murs recouverts d'une collection d'assiettes de porcelaine. Des Sarreguemines, à tous les coups... Des images de films me viennent, le noir et blanc des années 40, 50, celui qui donne envie de chialer. Derrière le comptoir en bois trône une balance bleue à l'ancienne. Un poil bringuebalante, mais encore fière. Aujourd'hui au supermarché, on pèse soi-même son sac de plastique rempli de brocolis après avoir appuyé sur la touche légumes. Et la balance électronique vous vomit en retour un horrible ticket de caisse à coller sur le sac.

Ça t'avait quand même une autre classe, la balance à plateaux,
la justice en personne! Bon, ça suffit, le coup du « c'était mieux avant »!

Non loin, une glacière estampillée Miko nous fait
un signe via une femme brune en anorak qui sourit.

Que nous veut la brune aguicheuse?

Qu'on la rejoigne dans sa glacière ?

Qu'on se peule avec elle ? Qu'on lui achète des Miko ?

Avec le simple mot « Miko » l'enfance est là, immédiate, totale.

On se souvient de tout, des glacières, de l'anorak, du sourire.

Du « miko » qui fondait sous la langue et finissait
en taches ou auréoles sur la robe ou le short.

Les jeunes comprennent-ils encore le nom Miko

qui avait fini par devenir un nom commun ?

Disent-ils « crème glacée » ou « esquimau » ?

Le café-épicerie est complètement vide,
mais on entend une voix de femme au téléphone dans la pièce
voisine. Devant une vitrine réfrigérée remplie de boissons glacées,
je patiente, les yeux dans le vide ouaté de la nostalgie.

Une femme se présente. Je commande un Perrier sans glace
et sors m'asseoir sur la terrasse. L'air se dilate dans les bons soirs
de septembre où la lumière se dore comme une mirabelle.

On est si bien dans ce coin de cour, le passé dans le dos et la vie
devant soi, encore un peu. Je rentre pour payer mon Perrier.


Retour brutal en 2019 :

le prix de la consommation n'est pas vintage pour un sou !

UNE GRANDE FEMME

Un pari un peu absurde, comme tous les paris. Je me disais qu'en m'installant au bureau d'un grand homme, j'allais moi aussi – par une sorte de vase communicant – devenir une grande femme le temps d'un après-midi. Grâce à ma résidence d'écriture à Scy-Chazelles et à la maison Robert Schuman, mon pari a été possible. Un après-midi d'octobre maussade et pluvieux, je m'installais donc au bureau du grand homme. L'hôtesse d'accueil m'a accompagnée au premier étage. Quand elle a quitté la pièce, un silence solennel s'est abattu sur le lieu.

Tout m'intimidait, les grandes fenêtres, la bibliothèque pleine de gros livres reliés, mais surtout le cadre avec la photo de la reine d'Angleterre avec au bas l'inscription 1950. Pour faire de la place à mes stylos Bic et mon vieux carnet à spirales j'ai dû pousser des invitations officielles sur papier Bristol, un dîner au Musée du Louvre et un autre carton de la part de Sa Majesté le roi d'Afghanistan. Je n'en menais pas large, au ventre le sentiment de commettre un acte sacrilège. De plus Elizabeth II ne cessait de me fixer de son œil souverainet altier, pour ne pas dire réprobateur.



Allais-je réussir à écrire un traître mot sous une telle tutelle ?
Pas facile... Pour donner un peu de champ à mon inspiration,
je coulais un regard vers le jardin d'automne secoué de bourrasques
et de pluie, et au loin l'horizon bleu des coteaux de la Moselle.
Pas d'issue de secours, Elizabeth ne lâchait rien.
Une autre crainte me tenaillait. Et si un groupe de visiteurs
surgissait et me demandait ce que je faisais là, moi,
l'usurpatrice, assise à la table du grand homme ?
Pour mettre un comble à mes craintes, j'ai entendu qu'on sonnait
à la porte. Que faire ? Panique à bord. Devais-je descendre ?
Ouvrir ou rester planquée là ? En partant, l'hôtesse m'avait expliqué
quelque chose au sujet de la fermeture de la porte en bas,
mais je n'y avais pas prêté attention, trop accaparée par le lieu.

Puis j'ai encore entendu au loin l'aboïement d'un chien.
J'ai décidé de ne rien faire et de m'atteler à mon écriture.
Au bout de cinq minutes, à nouveau la sonnette suivie de l'aboïement.
Soudain, j'ai compris. Comment peut-on être aussi gourde ?
C'était l'habillage sonore de la maison Robert Schuman !
J'ai rassemblé à la hâte mes quelques affaires et suis sortie,
confuse et penaude, sous l'œil goguenard de la souveraine
qui devait ricaner du fond de son royaume pluvieux !
Une grande femme ?
Elle, peut-être, mais en ce qui me concerne,
ce n'est pas pour aujourd'hui ...

L'AMOUR ET LA GUERRE

Je n'aime pas les lectures publiques. Aussi quand on m'a invitée au musée de Gravelotte, pour écouter D'un cœur léger, j'ai accepté poliment. Mais la vie une fois de plus m'a joué un bon tour.

Elle s'y connaît, la traîtresse, pour me prendre par derrière ! Dès que la lumière s'est éteinte dans le silence du grand cube noir qui abrite le musée de la guerre de 1870, il circulait déjà comme un frisson dans l'air. La lecture n'avait pourtant pas encore commencé. Et il y avait l'ovale blanc du visage de l'auteur Loïc Demey qui se détachait dans le noir de la scène. Quand quelqu'un a de la présence, la composition de l'air se met soudain à changer. Les particules sont autres, leur circulation est autre. Quelque chose a lieu. On le sent, on ne sait pas comment, on est des bêtes, des animaux. Puis Loïc Demey a lu, et il nous a emmenés tous - pas un seul dans le public qui ne soit embarqué- dans le sang et la boue de la guerre, dans les entrailles des blessés, dans la barbaque, la faim et la soif, au gré des villes et des villages lorrains, Metz, Spicheren, Hayange.

Rien de la guerre ne nous a été épargné, ni gangrène, ni nausée.

Mais rien non plus de l'amour.

Car dans le même temps il y avait ce long, indéfectible, inextinguible appel de l'amour, ce grand appel du corps qui réclame, malgré la guerre, malgré la boue et le sang, ce chant des nuques et des cheveux mêlés, lèvres roses, épaules nues étreintes dans les draps d'aube claire. Dans le même temps nous étions avec l'aimée et avec l'ennemi. Et Loïc avec ses mains, avec sa bouche qui a si bien su dire, toucher du doigt et du mot la matière même de l'amour, la matière même de la guerre. On sentait la respiration de son texte, comme un pain tout juste sorti du pétrin et dont la croûte frémirait encore, blonde, tiède, encore vivante.

Mais déjà c'était fini. Et nous, qui voulions rester suspendus, encore et encore, funambules du texte qui venait de nous être soufflé dans la nuque.

M. MISINI

J'ai toujours aimé les garages, leur bouche d'ombre et leur demi-jour. Ma vieille Fiat Punto avait des problèmes de direction.

Le volant se bloquait parfois, ça commençait à être dangereux. Je demande à mon neveu s'il connaît un garage bien et pas trop cher à Scy. Sans l'ombre d'une hésitation, il me répond : Misini.

Illico j'y vais. Tout de suite le courant passe entre M. Misini et moi.

Mon neveu m'avait dit qu'il venait de Suisse, et que de ce fait, il parlait mieux allemand que français. Avec ses mots à lui, M. Misini m'explique en long, large et travers comment fonctionne une direction. Même s'il parlait un français parfait, je ne comprendrais rien car la mécanique et moi, ça fait deux. Pour étayer ses paroles, il me montre une série de photos de toutes les pièces qu'il doit démonter et remonter. Je fais semblant de comprendre, j'acquiesce d'un signe de tête. En fait, je ne comprends rien, rien de rien.

Un jour c'est un dimanche je passe devant le garage Misini.

Je vois ma voiture sur le pont, et en dessous M. Misini avec sa combinaison noire et rouge qui travaille. Un dimanche et il travaille !

Mon neveu avait bien raison de me le recommander.

Quand ma voiture est prête, je me rends à son garage et m'assieds à son bureau pour le régler. Il m'offre du chocolat suisse.

Je n'ose lui demander d'où vient sa famille. Lui, me demande ce que je fais comme métier, il avance une hypothèse : avocat ? Ce doit être la veste d'homme que je porte ces derniers temps qui lui souffle cette idée, l'habit fait le moine. Je rectifie et dis : écrivain. Ah écrivain ?

Ah c'est bien, ça, écrivain ! Il a l'air tout réjoui et heureux de mon métier. J'aime bien M. Misini, on se comprend sans beaucoup parler.

C'est dommage, ma voiture roule très bien maintenant

et je ne le reverrai plus. Pourtant la dernière fois en passant sur la route, je l'ai vu debout devant son garage, il discutait avec des clients. Quand il a vu passer la petite Fiat Punto verte, il a fait un signe, il portait sa combinaison noire et rouge.

J'étais contente et lui aussi je crois. Sur sa carte de visite, c'est écrit : « bien plus qu'un garage ». Je confirme.

L'HIRONDELLE

*Nous tenons à remercier chaleureusement Fabienne Jacob
qui a accepté de nous livrer en avant-première un inédit
réalisé durant sa résidence, un extrait de son prochain roman.*

Tous les soirs après l'école une petite fille grimpe sur son arbre.
Dès trois heures de l'après-midi elle commence à y penser.
Quand elle rentre à la maison, elle jette son cartable
dans le couloir, pose un tabouret devant le buffet,
se hisse sur la pointe des pieds et prend des Choco BN
et un jus de fruits qu'elle jette dans un petit sac à dos.
Une seule idée en tête, filer dans le verger de ses grands-parents.
En passant dans le couloir elle décroche de la patère la paire d'ailes
d'hirondelles que sa mère lui a cousue au bout d'un élastique.
Elle l'accroche tant bien que mal à ses épaules.

Parfois les ailes noires et blanches lui bringuebalent un peu
dans le dos, mais elle ne s'envole pas pour autant.
Pas une seule fois elle n'est allée à son arbre sans être une hirondelle.
Son arbre est un cerisier. La plupart du temps il n'a pas de fruits.
Mais à la fin juin, il en est plein,
alors elle y grimpe pour d'autres raisons.
Du haut de son arbre son regard peut faire le tour du village,
l'église, la salle des fêtes, l'épicerie,
la maison de son cousin et même celle de son amie.
Enfin, parfois elle se demande si son amie est vraiment son amie.
Par exemple est-on vraiment une amie quand on ne nous dit
pas un mot sur la nouvelle robe que de toute évidence
nous portons pour la première fois en classe et que
de toute évidence nous aimons porter pour la première fois ?

Est-on vraiment une amie quand on veut toujours commander,
toujours savoir mieux que nous et qu'on a en permanence
un air méprisant au coin de la bouche ? Qu'on hausse les épaules
alors que notre amoureux a daigné nous écrire
pour la première fois un petit poème même plein de fautes,
même griffonné sur un papier de Carambar ?
La petite fille ne sait pas bien ce qu'est une amie, elle y réfléchira
plus tard quand elle sera sur son arbre.
Tout en haut, là où les feuilles sont touffues et vertes, là où
on est proche du ciel. Tout en haut, là où on est une hirondelle.
Dans l'arbre elle a sa place attirée. Un endroit plat
où deux branches se séparent et qui a la forme d'un trône.

Elle s'y assoit confortablement, le trône est taillé pour elle,
taillé pour ses fesses, et pour sa confiance aussi. Juste assez large
pour qu'elle n'ait pas trop peur. Par exemple, elle peut laisser
pendre ses deux jambes dans le vide sans avoir le vertige.
Maintenant seulement elle sort son goûter du sac.
D'abord les chocos BN, puis le jus de fruits. Toujours dans cet ordre.
Elle déchire le papier et le glisse dans son sac à dos avant de grignoter
le biscuit. Puis vient le meilleur moment, boire à la régالade.
Ça fait un bruit qui chatouille sa gorge.
Dès que le jus descend dans le gosier, elle se sent reprendre
des forces. Quand la bouteille est finie, elle a toujours envie
de pousser un petit cri de Tarzan mais elle ne le fait pas.

Au pays de Tarzan il n'y a pas d'hirondelles, elle le sait.

Ca peut commencer.

Elle prend un air sérieux qu'elle va chercher tout au fond d'elle.

Elle sait comment faire pour trouver tout au fond d'elle l'expression
qu'elle veut avoir sur la bouche et dans le regard.

Elle pince un peu les lèvres et les yeux en même temps,
c'est difficile de faire les deux en même temps, mais elle y arrive.

Et puis tout à coup les phrases sortent
d'elle toutes seules, elle n'a rien à faire.

- Mais enfin, dites-moi, Fernande, où aviez-vous la tête ?

Vous avez encore oublié de changer l'eau des fleurs !

Que cela ne se reproduise plus ! Et puis, ce napperon,
mais enfin, ne vous avais-je pas demandé de le repasser ?

Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ?

Puis elle regarde avec dédain la branche qui lui fait face
et tourne ostensiblement et lentement sa tête ailleurs
en pinçant un peu plus les lèvres et les yeux.

Elle a beau plisser les yeux, elle voit tout de même
à travers le feuillage la maison de son amie, un peu
à l'écart du village. Enfin, si on peut appeler ça une amie.

QUAND J'ÉTAIS PETITE

Quand j'étais petite j'attendais que mes maîtresses soient de dos pour les observer en douce. Je les regardais attentivement, longuement, je gobais tout, je remontais des talons jusqu'à la nuque et je finissais par le chignon. Je voulais leur ressembler point par point, porter leurs chaussures, avoir leur grain de peau, leur coiffure, leur démarche. Je voulais aussi parler leur langue. Avant toute chose j'aimais la langue qui sortait de leur bouche, une belle langue, lisse, sinueuse. Une langue du dimanche alors que nous, à la maison, on parlait une langue pour tous les jours. Je me souviens d'une maîtresse qui venait de Perpignan.

C'était loin Perpignan. Le soir je regardai sur une carte. C'était au bord de la mer. Loin. A l'autre bout de la France. Etrange comme une simple carte, pourtant abstraite, peut faire rêver. Quand j'ai rencontré Marie Darsu pour la première fois, j'ai aussitôt pensé à ma maîtresse catalane. Marie Darsu, elle, vient de l'autre côté de la montagne qui s'étend après Perpignan. Le pays basque. Un pays vert et bleu entre montagne et mer, un pays goûteux, fort en gueule, où rien n'est comme ailleurs, ni le paysage, ni la langue ni les gens. Dès que j'ai mis un pied dans sa salle de classe, je me suis sentie dans un lieu enchanté, un pré d'été parmi les herbes hautes de juin,

Dès que j'ai mis un pied dans sa salle de classe, je me suis sentie dans un lieu enchanté, un pré d'été parmi les herbes hautes de juin, les insectes vibrionnant et bruissant, minuscules. Marie Darsu était la fée et les enfants autour d'elle, des fleurs, des insectes, des oiseaux.

Et dans quel lieu voudrait-on être si ce n'est dans un pré en juin, avec les longues herbes qui ondulent sous le vent doux ?

Les premières impressions sont toujours bonnes, dit-on.


Celle-ci l'était. A l'atelier suivant, en effet, les élèves et la maîtresse m'avaient réservé une surprise : un grand panneau plein de définitions poétiques du mot « écrivaine ».

Selon eux, je suis « une grosse poule qui pond des œufs »,

ou « une mirabelle dans un pot de miel ».

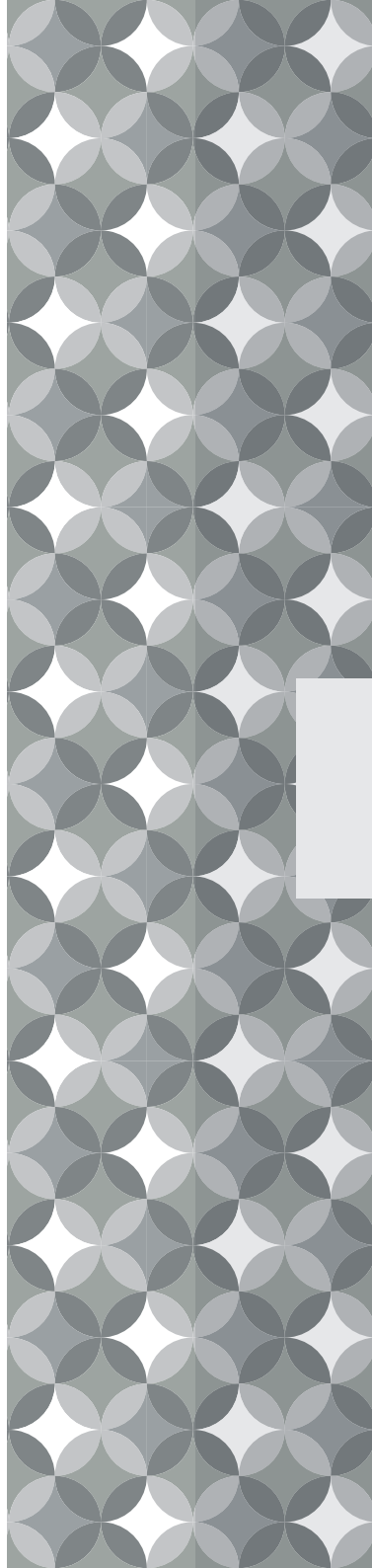
Je l'ai pris pour un compliment...

Dans le pré d'été où je suis allée un jour d'octobre, les insectes et les plantes ont de beaux noms Brune, Léonie, Rimas, Sacha, Virgile, Zadig... Quand on leur demande d'inventer des noms pour leurs personnages, ils font fi des saints ennuyeux du calendrier chrétien. Pas question de les appeler Anne ou Robert. A leurs oreilles Zitouas, Planète, Glace, Micra, Chocolatoto, Zopique, Mérandine, Ciellette trouvent d'autres grâces... Pas de problème non plus à imaginer des collections inédites, diables, soleils, bêtises. Nous, adultes, on peut aller se rhabiller avec nos pauvres collections de timbres et de vieilles voitures.



Dans les affaires tant existentielles que métaphysiques,
les enfants sont doués d'une intuition hors du commun.
Par exemple ils comprennent que le simple fait d'aller à l'école
peut suffire à arrêter une collection d'étoiles.
A méditer.... De même les collections de pensées peuvent s'arrêter
du jour au lendemain suite à l'achat d'une banale paire de lunettes.
Leur imagination métaphorique est infinie :
le ciel est un parc d'attractions ou une fête foraine,
les étoiles, des lézards qui crachent des diamants
ou des enfants du soleil et de la lune.

L'école, elle, est une grosse catapulte à cahiers ou un bateau qui rame
dans les calculs. Qui dit mieux ? Je suis toujours éblouie
par leur grande intuition de vérités scientifiques comme dans cette
assertion : « dans l'espace on ne peut pas tomber ».
Souvent ces poètes de sept ans se doublent de philosophes redoutables.
Ecoutez ça : « quand la mer est basse, je m'ennuie et quand elle est haute,
je me fais emporter ». Quelle meilleure définition de la vie humaine ?
Pour finir, un aveu, cette phrase, j'aurais voulu l'écrire...



PARTIE II

Publics

– Listes poétiques

Classes (CP-CE2) de M^{me} Darsu
Ecole primaire Paul Verlaine
Le Ban St Martin

Une écrivaine, c'est...

Une grosse poule qui pond des livres !

(Louane CE2)

Une mirabelle dans un pot de miel.

(Brune CE2)

Une petite flaqué d'eau toute belle.

(Sacha CE2)

Le sourire d'une souris qui mange du fromage.

(Laura CE2)

Un drôle de zèbre avec des lunettes.

(Léonie CE2)

Un sourire qui tombe du ciel.

(Rimas CE2)

Un schtroumpf qui joue avec des mots.

(Martin CP)

Une fleur qui écrit dans les jardins.

(Manon CP)

Une extraterrestre qui écrit des mots nouveaux.

(Hugo CP)

Un escargot sans coquille.

(Zadig CE2)

Un pommier qui s'amuse avec ses pommes.

(Agathe CE2)

Le soleil dans l'air.

(Tom CE2)

Une maison pleine de fleurs jaunes et rouges.

(Alexis CE2)

Une fraise qui se cache dans l'herbe.

(Killian CE2)

Un pingouin qui saute dans les livres pour avoir chaud.

(Evan CE2)

Une super héroïne qui sauve des mots.

(Maxence CP)

Une coccinelle qui joue à la balle avec ses points.

(Jade CP)

Une limace qui invente des livres.

(Virgile CE2)

Un clown qui jongle avec des balles.

(Ali CP)

**Classe de M. Piccin,
Ecole primaire de Scy-Chazelles**

Une fille, c'est

- Quelqu'un qui fait sa belle, qui prend des heures dans la salle de bains, qui n'aime pas trop le sport, qui adore le maquillage, les chaussures et les bijoux, et qui adore partir dans les magasins. Sinon, elles sont adorables.

(Lenny)

- Quelqu'un qui nous court toujours derrière et qui nous vole la place quand on doit aller se faire corriger par l'écritvaine

(Pietro)

- Une pipelette qui crâne

(Hamza)

Un garçon, c'est

- Une personne un peu sale, énervante et qui se moque un peu de tout

(Clarisse)

- Des fois énervant, mais quand même drôle et gentil

(Janelle)

- Une brute, mais parfois gentil

(Madeleine)

- Un être vivant un peu embêtant

(Clara)

- Un être vivant qui se bagarre tout le temps

(Zoé)

La pluie, c'est

- Un robinet dans un nuage qui s'ouvre de temps en temps

(Hamza)

- Les nuages qui font pipi

(Clara)

- Des larmes de bébés qui pleurent sans cesse

(Zoé)

- Les pleurs des nuages

(Antoine)

- Un nettoyage automatique pour la terre

(Clarisse)

- Agaçant car on ne peut pas jouer dehors

(Pietro)

- La plus grande douche du monde

(Janelle)

**Liste de tout ce qui s'en va
et disparaît tout au long de la vie**

- L'argent, le plastique, les amis, le temps, les impôts
(*Pietro*)
- Les proches, la pollution, les cigarettes, la banque,
les crocodiles blancs, la forêt amazonienne, ma cabane
(*Zoé*)
- Le titre de champion du monde, les araignées,
les grands-parents, les éclairs, les affaires scolaires
(*Nathan*)
- Les ours polaires, les hérissons
(*Antoine*)
- Le mariage, le divorce, le grand-père, la grand-mère
(*Léonie*)
- Mon amoureux, mon serre-tête multicolore,
deux années, quelques affaires
(*Romane*)
- Un amour, la vie, nous-mêmes, les os,
les autres personnes, tout, en fait...
(*Clarisse*)
- Les humains, le temps, l'âge, le soleil, le vent, le Quick
(*Janelle*)
- Les maladies, les papillons, les chauves-souris, l'amour
(*Madeleine*)

**Classes (CP-CE2) de M^{me} Darsu
Ecole primaire Paul Verlaine
Le Ban St Martin**

Une étoile, c'est...

- Un arc-en-ciel qui brille dans le ciel.
(*Ali*)
- Un petit lézard qui crache des diamants.
(*Martin*)
- Un petit panda en or.
(*Maxence*)
- Une balle qui joue à tourner en rond dans le ciel.
(*Jade*)
- Un clown qui fait du sport dans l'espace.
(*Hugo*)
- Un diamant qui brille dans le noir.
(*Manon*)
- L'enfant du soleil et de la lune.
(*Zadig*)
- Une paillette qui rit dans le ciel.
(*Eloïse*)
- Une paillette mise dans le ciel par un super héros.
(*Laura*)
- Un dragon qui crache des diamants.
(*Agathe*)

- Un petit soleil qui brille dans le ciel noir.
(*Alexis*)
- Un feu d'artifice dans l'espace.
(*Evan*)
- Un feu de camp dans le ciel noir.
(*Léonie*)
- Une boule piquante qui brille dans la nuit.
(*Virgile*)
- Un soleil qui brille dans la nuit.
(*Léo*)
- Une fête foraine dans le ciel.
(*Sacha*)
- Une médaille brillante dans le ciel.
(*Brune*)
- Un morceau de ciel tout blanc, tout petit et tout beau.
(*Rimas*)
- Une minuscule paillette qu'un extraterrestre a lancée.
(*Louane*)
- Une paillette d'or qui brille dans le ciel.
(*Tom*)
- Une casquette piquante.
(*Gabriel*)
- Un oiseau minuscule perdu dans la nuit.
(*Killian*)

– Récoltes transgénérationnelles

Cet après-midi, je suis parti me promener dans ce verger abandonné. L'herbe ne fait pas un bruit sous mes pas ; elle n'est ni trop humide, ni trop sèche. L'été vient de commencer, l'air est doux. Les arbres frémissent sous la douce brise. Cette journée est de celles que l'on voudrait voir toute l'année. Tout est vert, bien trop à mon goût. Enfin, dans la touffe bien fournie d'un arbre massif un peu en retrait, j'aperçois un firmament d'étoiles rouges. C'est un cerisier. Je m'approche, trottant presque. Accrochés aux branches, on dirait de petits cœurs rouges, pourpres presque. Pas de doute, ce sont des cerises Burlat. J'attrape sans délai les plus basses, puis sautille pour les plus hautes. Je ne touche qu'aux plus foncées, celles qui avoisinent le noir. Je me surprends à m'accrocher au tronc pour tenter d'attraper les heureuses élues dont la chair lisse brille au soleil. Sans bruit ou presque, elles quittent leur branche. Parfois, la chair s'annonce si tendre que la queue ne suit pas. Ou il faut donner un timide à-coup pour la libérer. Je ne sais d'ailleurs même pas si laisser la queue est une bonne chose. Très vite, ma mère me rejoint. Elle a prévu un panier.

Pensant être condamné à n'en manger que quelques-unes,
je souris en visualisant le clafoutis qui nous attend ce soir.
Quand le panier est assez lourd, on s'assoit dans l'herbe
et décide de n'en manger qu'une poignée. Je sélectionne
celles qui me font de l'œil : les plus grosses et les plus homogènes.

Une cerise tâchée perd toujours de son attrait.
J'enlève la queue prudemment et croque sans délai,
mais avec précision, pour que mes dents passent devant le noyau
sans le heurter. La cerise explose dans ma bouche
et délivre un jus doux et sucré. Je la manipule avec ma langue afin
de prélever le noyau pour le cracher avec élégance dans l'herbe.

Après tout, il faut tout rendre à la nature.
Maintenant que l'élément indésirable est parti,
je peux continuer de croquer dans la chair qui donne à mes papilles
un goût doux-amer, sucré et acide ; un panel de couleurs et de saveurs
que seule la cerise peut nous retranscrire en une seule bouchée.

C'est en parti pour cela qu'elle est mon fruit préféré.

Tom Aubert (étudiant)

Là dans la grange, toutes ces herbes entreposées dorées,
enseillaient les lieux. Ces longues tiges ramassées chaque été
qui pendant deux saisons, allaient attendre jusqu'à l'hiver
pour se faire battre. Là, l'équipe de battage venaient avec leurs
fourches prendre les gerbes de blé pour les mettre dans la batteuse.
Et de ces bruits forts et incessants, de ces larges nuages de poussière
sortaient deux éléments bien distincts. D'un côté, la tige
qui allait être transformée en bottes de paille, et de l'autre,
les grains de blé affluaient, fruits dorés similaires à des larmes
de soleil, qui possédaient fois un aspect noble et royal pareil
aux fleurs de lys. Une fois qu'ils avaient quitté la since,
les grains étaient envoyés pour être moulu, et ainsi se transformer
en cette belle et douce poudre blanche que forme la farine.

Sélénaé Guarato, Anaïs Ndong (étudiantes)

et Jean-Loup Mahieu (sénior de Scy-Chazelles)

Le pré-nom : dérive géographique, du son au paysage

Maude et Madeleine, Madeleine et Maude,
Nous étions faites pour nous rencontrer comme ce sont rencontrer
Harold et Maude, eux soixante ans d'écarts, nous quarante ans.

Une même initiale le « M », un accent commun
le « d » quelques voyelles, et parmi elle, la finale « e ».

Des sonorités qui nous ont amenés des souvenirs d'Angleterre,
d'Irlande, des souvenirs verts, de villages anciens autour
d'églises en pierre, de moutons et de poneys.
Mais, c'est un lieu plus proche et plus concret qui nous unis au-delà
de nos quarante ans d'écarts : de longs couloirs où l'on se croise,
une salle comme un lieu de transmission, et au milieu, des livres.

Des cris, des rires, des pleurs, des chaises qui raclent le sol,
des portes qui claquent, des sonneries.

C'est qu'à quarante ans d'écarts notre passion nous a mené
Madeleine et Maude, Maude et Madeleine dans un même lieu :
un collège. Autrefois Georges Bernanos, aujourd'hui Georges de la Tour.

*Maude Dollet (étudiante)
et Madeleine Neyhouser (sénior de Scy-Chazelles)*

Aloy. En voilà un prénom singulier ! Original et rafraichissant
diront certains, curieux et étrange diront d'autres.

Pour ma part, je pense qu'il est unique en son genre,
autant pour sa sonorité que son orthographe.

Un jour, quelqu'un m'a demandé : « Mais quel est donc
sa signification ? Car il doit bien en avoir une n'est-ce pas ? ».

Cette question m'a pris de court je dois l'avouer, et il m'a fallu
quelques instants de réflexions avant de répondre ceci :

« Cher monsieur sachez que ce prénom n'a aucune racine connue
et n'a nulle signification dans aucune langue, quelle qu'elle soit.

Cela peut vous sembler saugrenu, mais Aloy est un prénom
totalement neuf, tout droit sortie de mon imaginaire.

Je l'ai inventé au cours d'un songe qui me prit
lorsque je n'étais encore qu'un enfant.

Dans ce rêve, je débarquais sur une île,
un petit morceau de terre perdu au milieu d'une vaste
étendue d'eau à peine ridée par le souffle du vent.
Les vagues blanches d'écumes venaient lécher le rivage.

Une plage paradisiaque, avec un sable blanc
qui scintillait et sur lequel des coquillages
et des petits galets semblaient avoir été déposés.

Je m'aventurais sur cette île qui semblait immense
et je découvris des paysages d'une beauté inégalable.
De vastes champs de fleurs arborant toutes les couleurs
de l'arc-en-ciel, des forêts tropicales, des chutes d'eau
qui venaient d'on ne sait où...enfin, des panoramas merveilleux !
Partout dans ce monde onirique, un calme particulier régnait.

Il n'y avait pas de bruits mais que des mélodies
créées par la faune, une faune extraordinaire,
en symbiose avec une flore dépassant l'imagination
des botanistes de notre temps.
Et l'atmosphère était propice au repos, avec des parfums
exotiques qui embaumait l'air tiède et doux...

Douceur...voilà un adjectif convenable pour cet endroit paisible
et harmonieux. Et c'est dans ce rêve, couché au milieu d'une
clairière, entouré de fleurs aux couleurs chatoyante et l'ouïe
comblée par le pépiement des oiseaux, que je décidais de nommer l'île.
Il fallait trouver quelque chose rappelant le calme et la sérénité
qui m'entourait alors, et je dis spontanément :
Aloy ! Tous simplement.

Depuis cette fabuleuse nuit, je n'eus plus le loisir d'arpenter
cet endroit des plus agréable, mais je décidais d'ores et déjà que,
si un jour je devais être le père d'une fille,
je l'appellerai Aloy, en souvenir de ce drôle d'endroit.
C'est pour cela que mon adorable enfant se nomme
ainsi et que son prénom ne vous dit rien.
Vous aviez sûrement remarqué qu'Aloy est l'inverse
de ce que pouvait être l'endroit que je vous ais dépeint :
ma fille est une véritable tornade !
C'est assez comique n'est-ce pas ? ».

David Maiza (étudiant)

Une résidence d'auteur... ? Liste, poème et recette

Une résidence d'auteur,
c'est un lieu calme au cœur d'un grand champ,
au sommet d'une colline ou au centre d'une forêt.

Une résidence d'auteur, c'est une maison,
un château rempli de souvenirs et d'inspiration.

Une résidence d'auteur, c'est une marmite bouillonnante d'idées,
d'images et de sensations.

Une résidence d'auteur, c'est un lieu de rencontre,
d'émotion et de création.

Une résidence d'auteur, c'est un saladier rempli
de papier, de lettres et d'authenticité.

Une résidence d'auteur, c'est un atelier où les personnalités
se rencontrent, s'entrechoquent et finissent par s'accorder.

Une résidence d'auteur,
c'est une cuisine d'ouvrages dont le dessert est la lecture partagée.

Une résidence d'auteur, c'est une pièce où le corps
et l'esprit se fondent en harmonie pour créer un vestige du passé,
du présent et de l'avenir.

Une résidence d'auteur, c'est lieu fort défiant le temps,
se trouvant à mille endroits en même temps et rassemblant
en son sein des gens différents animés d'une passion partagée.

Une résidence d'auteur, c'est un endroit où l'esprit vagabonde,
anime, crée et se retrouve devant le miroir de sa propre création.

Léa Planche (étudiante)

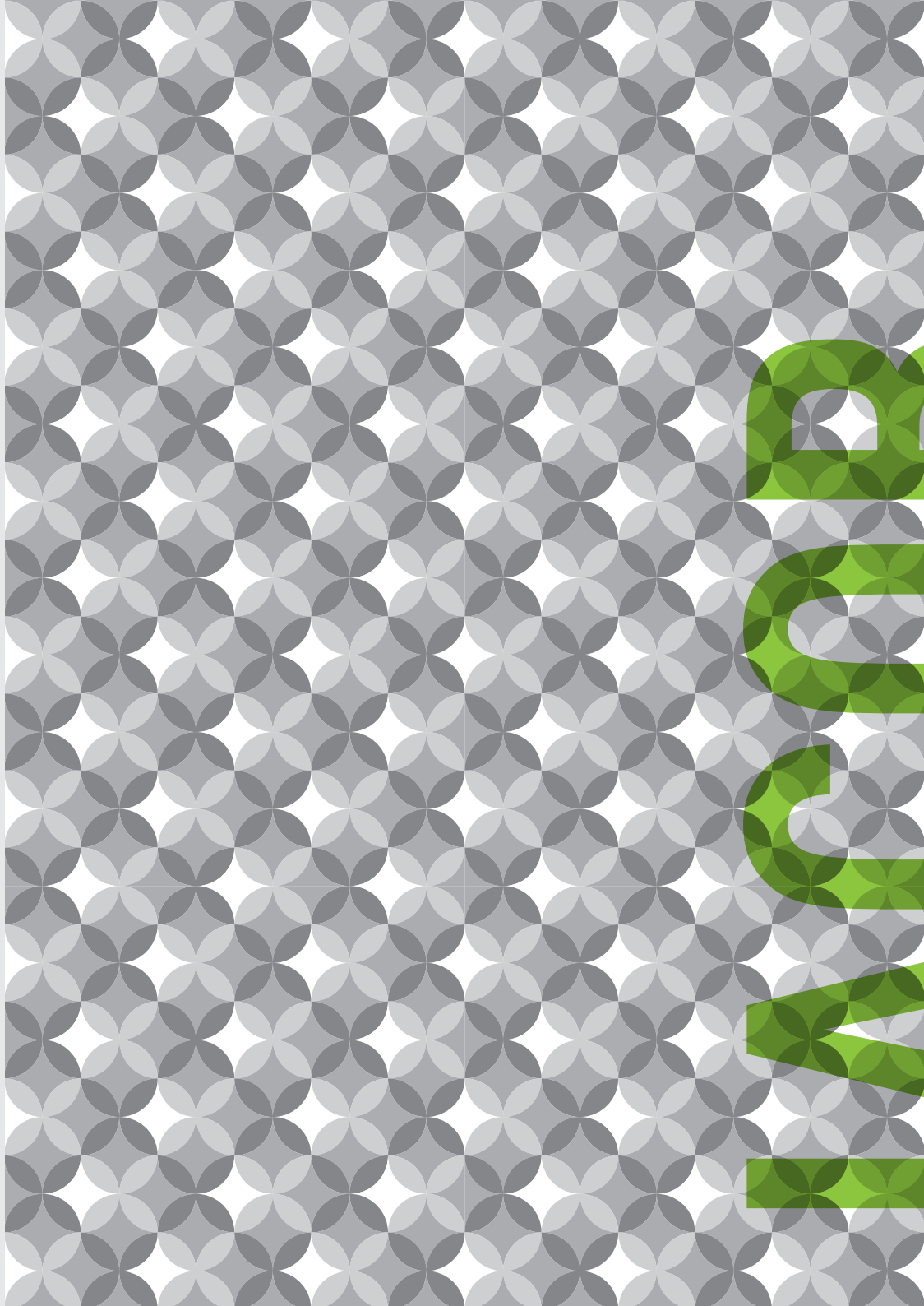
Une résidence d'auteur
 c'est comme un grand livre,
 Qui nécessite plusieurs personnes pour l'écrire,
 Résultat d'un processus de création,
 composé d'ateliers et de médiations.
 Les créateurs sont des écrivains connus et renommés,
 Mais aussi pleins d'autres petites mains plus ou moins expérimentées.
 Il n'y a pas que les auteurs qui ont de l'inspiration,
 Les écoliers, étudiants et retraités aussi en ont,
 Et de ce mélange transgénérationnel réuni en un même lieu,
 En résulte un projet arc-en-ciel et des récits merveilleux.
 Ces résidences abritent bien plus que des créations littéraires,
 Elles regorgent de souvenirs extraordinaires.
Anaïs Ndong (étudiante)

Commencez par trancher une maison ou un monument
 Où enfourner un créateur de romans
 Puis beurrez votre édifice
 Pour y mouler un auteur, une autrice

Tout d'abord il faudra décortiquer la médiation
 Afin de mixer du public de différentes générations
 En un fin mélange à gratin
 De gamins et même d'anciens
 Puis concassez, développez, étalez
 Toute l'idée, le projet

Revenez ensuite à l'essence même de l'auteur
 Et sans le mettre dans le mixeur
 Il vous faudra l'infuser
 Pour le voir composer
 Son brouillon aux multiples saveurs
 S'étant garni de mille et une odeurs

Vous obtiendrez enfin
 Une résidence d'écrivain
Tiphaine Schutz (étudiante)



JACOB

Cette quatrième publication de la résidence d'auteurs de Scy-Chazelles rassemble quelques textes issus des créations littéraires de Fabienne Jacob, fragments quasi quotidiens permettant d'entrer dans la fabrique littéraire, ainsi que des textes réalisés par les enfants de l'école primaire Paul Verlaine de Ban St Martin et de Scy-Chazelles, les séniors de la ville et les étudiants de l'université de Lorraine, au gré des rencontres, des liens tissés avec l'écrivaine.

Invitée par la commune de Scy-Chazelles, l'Université de Lorraine et le Conseil Départemental de la Moselle, l'autrice offre aux publics, à travers cette création partagée, une exploration littéraire sensorielle et originale du territoire. Fabienne Jacob se distingue par son exploration du corps, de la sensation, du souvenir et a construit une œuvre aux confins de la fiction, de la sociologie et de l'intime. Auteure de romans et de nouvelles (*Un homme aborde une femme*, Buchet-Chastel, *Corps*, Buchet-Chastel, *Mon âge*, Gallimard, *L'Averse*, Gallimard...) sa production est saluée par la critique (L'Express, Livre Hebdo, Télérama, Le Monde...), l'institution littéraire (Prix Thyde Monier Société des Gens de lettres, prix Georges Sadler de l'Académie Stanislas, Prix Erckmann-Chatrion) et le public.

Souhaitant entamer un nouveau cycle pour l'écriture de son huitième livre, Fabienne Jacob propose d'expérimenter dans le cadre de cette résidence un jeu sur la récolte (mots, souvenirs, expressions...) et la thématique du « pas de côté » au centre de son prochain opus. Une très belle rencontre.